

Qu'il est triste d'avoir raison

[Vox Politique \(http://premium.lefigaro.fr/vox/politique/\)](http://premium.lefigaro.fr/vox/politique/) | Par [Eric Zemmour \(#figp-author\)](#)

Mis à jour le 18/06/2015 à 11h08

On publie des articles de Jacques Bainville parus dans *Candida* entre 1924 et 1936. Du journalisme comme un des beaux-arts, entre Voltaire et Cassandre.

«Nietzsche disait que la liberté est une idée d'esclaves. Tout se passe comme si le respect de la ploutocratie était une conception des socialistes. Le résultat, c'est qu'on charge maintenant les banquiers de décider du sort des peuples par-dessus la tête de leurs gouvernements. C'est ce qu'on appelle la démocratie. Et l'on est un réactionnaire quand on se permet de douter que ce soit un progrès.»

On lit ces phrases plusieurs fois. On sourit, incrédule, en regardant la date de publication: 1924. On ne sait si l'auteur est un prophète, ou si l'Histoire est un éternel recommencement. Ou les deux. L'auteur est Jacques Bainville, journaliste et historien, comme on ne l'est plus guère aujourd'hui, qui privilégie la réflexion sur «l'info», l'analyse sur l'investigation, le politique sur l'économique. Et surtout, la liberté souveraine de son esprit sur les conformismes de la mode ; ce qu'on n'appelait pas encore «politiquement correct», mais qui y ressemblait déjà furieusement. L'époque, c'est l'entre-deux-guerres et l'inflation, la crise financière, Poincaré qui sauve le franc ; les courses automobiles, le Tour de France et les filles coiffées à la garçonne.

le goût des idées
de jean-claude zylberstein

JACQUES
BAINVILLE

DOIT-ON LE DIRE ?



*Doit-on le dire? Jacques
Bainville, Les Belles Lettres,
354p., 14,90 €.*

Bainville publie ses articles dans l'hebdomadaire *Candide*. Bien sûr, ces textes n'ont pas la puissance littéraire, analytique et parfois prophétique de ses plus grands livres (ses *Conséquences politiques de la paix* ou son *Napoléon*) ; mais on trouve dans ces brefs récits une acuité et une acidité héritées de nos grands écrivains du XVIIe ou du XVIIIe: «Pour tout oser, il faudrait comme Voltaire lui-même joindre beaucoup de style à beaucoup d'esprit» - et Bainville ose tout. On songe au bloc-notes de Mauriac, pour les années 1950-1960, même style ailé, mais la pensée encore mieux aguerrie.

Quand il s'en prend à la gauche, et aux socialistes, on a l'impression qu'il connaît bien François Hollande:

«On se moquait autrefois du paysan qui disait avec naïveté lorsqu'on lui demandait ce que faisait son fils:

- Mon fils, il a une bonne place de curé.

- Il y a maintenant des bonnes places de socialistes.»

Rien n'a changé: «L'État encourage l'épargne comme l'éleveur engraisse les moutons. Quand l'épargne devient capital, elle est bonne pour l'abattoir.»

On comprend, à le lire, que la République gaullienne au sens large - du Général à son grand opposant, Mitterrand - fut une parenthèse, et que la Ve République d'aujourd'hui ressemble comme une sœur à la IIIe: «La politique est un métier, un petit métier fort chanceux, exercé par quelques professionnels de la démagogie. Et à chaque fournée électorale, on constate que le niveau baisse... La vérité est que nos contemporains n'admirent personne, ne respectent personne, et qu'ils n'ont confiance en personne.»

Le XXe siècle est l'enfant de la guerre de 1914. C'est pourquoi Bainville découvre et dénonce ce qui nous paraît vieux et constant. Mais est-on vraiment sorti de ce terrible XXe siècle?

Pour les historiens, celui-ci s'est achevé à la chute du mur de Berlin en 1989. La lecture de Bainville semble leur donner raison. Sa grande affaire fut en effet la question allemande. Plus question aujourd'hui de réparations, d'occupation de Cologne ou Mayence, de guerre avec l'Allemagne. Tout cela paraît aussi loin et désuet que les querelles de tabouret à la cour de Louis XIV. Et pourtant. Les articles de Bainville commencent en 1924 et s'achèvent en 1936. En 1924, c'est l'heure de gloire d'Aristide Briand et de sa politique pacifiste de réconciliation avec l'Allemagne. En 1936, Briand est mort ; on a appris depuis qu'il avait été floué par son homologue allemand, Stresemann ; Hitler est devenu chancelier, et la guerre menace à nouveau.

Cet «esprit de Locarno» nous évoque irrésistiblement «l'esprit du 11 janvier» et son désormais culte «pas d'amalgame»

Bainville a eu raison sur toute la ligne. Il avait été accusé, lui, et ses amis de l'Action française, d'être belliciste, réactionnaire, germanophobe. De vouloir la guerre parce qu'il ne croyait pas à la paix dans la faiblesse. De haïr les Allemands parce qu'il ne croyait pas à leurs promesses. D'être ringard parce qu'il combattait les thèses de Keynes et des Américains en faveur de la restauration de la puissance économique de l'Allemagne. On reconnaît aisément nos thématiques d'aujourd'hui. Les événements et les acteurs sont différents, mais les mentalités n'ont pas bougé d'un iota. Toujours la même illusion lyrique et progressiste: «La sagesse des nations a cessé d'être à la mode. Elle est trop réactionnaire.» Le même

nominalisme pour nier la réalité: «Les Français du XXe siècle croyaient que, pour conjurer les malheurs, il ne fallait pas en prononcer le vrai nom.» Le même aveuglement obligatoire pour mieux courir à la catastrophe: «Un historien de la Révolution a dit de Marat qu'à force de soupçonner et de croire au mal il arrivait à la clairvoyance. Mais Marat n'était pas d'ici. Par bienveillance, sociabilité, optimisme, les Français refusent généralement de croire au mal.» Et le même goût pathologique des slogans, comme cet «esprit de Locarno», du nom de la ville suisse où fut signé le fameux traité en 1925 qui devait garantir la paix éternelle. «C'est la collaboration entre pays qui s'ouvre, les États-Unis d'Europe commencent», s'était exclamé Aristide Briand.

Tous les bien-pensants de l'époque, la gauche, les pacifistes, les idéalistes, communièrent dans cet «esprit de Locarno» ; et ceux qui ne communiaient pas étaient excommuniés. Cet «esprit de Locarno» nous évoque irrésistiblement «l'esprit du 11 janvier» et son désormais culte «pas d'amalgame». La gauche se renouvelle finalement assez peu. En 1936, il ne reste à Bainville que quelques mois à vivre ; tous les esprits éclairés ont compris que la guerre était inéluctable. Bainville triomphe, mais il a le triomphe triste. «Mais, sur Hitler et le reste, ceux qui ont eu raison ont eu tellement raison qu'ils auraient préféré que l'erreur fût de leur côté. Ils ne triomphent pas. Peut-être sont-ils sages. Ils se rappellent qu'à force de voir juste, la pauvre Cassandre se rendit odieuse et fut massacrée.» Les leçons de Bainville sont éternelles ; c'est bien pour cela qu'on ne les écouterait pas plus aujourd'hui qu'hier.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 18/06/2015. [Accédez à sa version PDF en cliquant ici \(http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-06-18\)](http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-06-18)



<http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1>

[Eric Zemmour \(http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1\)](http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1)

[Suivre \(http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413\)](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413)

Journaliste, chroniqueur